

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
<b>Band:</b>	8 (1982)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Vers une humanisation du travail scientifique par les femmes?
<b>Autor:</b>	Coenen-Huther, Josette
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-814324">https://doi.org/10.5169/seals-814324</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 8 . VERS UNE HUMANISATION DU TRAVAIL SCIENTIFIQUE PAR LES FEMMES ?

*Josette Coenen-Huther*

Le Lignon / Genève

C'est à une véritable révolution que Katharina Ley convie les femmes. En s'engageant dans une pratique de recherche féministe, militante, non seulement celles-ci aboliront la domination exercée par les hommes, mais elles libéreront tous les travailleurs scientifiques – hommes et femmes – du caractère alienant du monde professionnel d'aujourd'hui.

Quels sont les éléments essentiels de son argumentation ?

1. Les femmes sont sous-représentées dans le monde scientifique. Les sciences – et plus particulièrement les sciences humaines – sont sexistes car elles se posent des problèmes d'hommes, à partir de points de vue d'hommes.

2. Les femmes qui font de la recherche sont des dominées qui réfléchissent à leur domination. Elles apportent ainsi de nouveaux thèmes de réflexion. Leur rôle va cependant bien au delà : en tant que féministes, elles visent au renversement du statu quo. L'activité scientifique est pour elles un processus et un instrument de conscientisation, au service du mouvement des femmes. Elles mettent ainsi fin à la séparation entre les chercheurs et ceux qu'ils étudient en intégrant la recherche à l'action.

3. Le travail scientifique est alienant car il sépare la réflexion de la praxis, la profession de la vie privée, l'esprit de concurrence, la pression du rendement, la hiérarchie, de la coopération, de la solidarité, de la chaleur, de la patience. L'une des raisons du caractère alinéant du travail scientifique est que les femmes en ont été tenue à l'écart.

4. Il faut donc que les femmes entrent à part entière dans l'univers scientifique, que celui-ci soit pénétré par les qualités féminines. Pour porter tous ses fruits, cette évolution doit être à la fois quantitative (accroissement du nombre de femmes) et qualitative (prise en compte, entre autres, de leur situation dans le cycle familial).

On ne peut qu'être d'accord en ce qui concerne la sous-représentation des femmes dans les milieux scientifiques et la prédominance des points de vue masculins dans les sciences humaines : tant les exemples fournis par Katharina Ley que de nombreuses autres études prouvent le bien-fondé de ces affirmations.

L'option en faveur d'une science féministe militante, en revanche, ne résulte pas du seul examen des faits mais d'une prise de position fondée sur une certaine orientation aux valeurs. Qu'on soit d'accord ou non, il s'agit dans les deux cas

d'un choix que la science seule ne peut justifier. Nous ne le discuterons donc pas ici, d'autant moins qu'il mériterait à lui seul davantage que ces quelques pages.

C'est à la discussion des points 3 et 4 du raisonnement présenté que nous souhaitons nous attarder quelque peu.

A un univers professionnel masculin dur et inhumain, Katharina Ley oppose un univers privé féminin, où il fait bon vivre. Or, cette dichotomie entre le travail où l'homme serait un loup pour l'homme et la vie privée – c'est-à-dire la famille car, tout le contexte l'indique, c'est bien d'elle qu'il s'agit ici – nous paraît quelque peu dépassée.

Cette séparation radicale entre le monde du travail dévalué et la famille-refuge où l'on doit trouver toutes les compensations est contemporaine de la phase ascendante du capitalisme. Face à une économie de marché très concurrentielle, à une industrialisation rapide et à des conditions de travail parfois brutales, la famille doit constituer un havre de bonheur. Issue d'un mariage fondé sur l'attraction mutuelle des partenaires, elle est centrée sur l'enfant, qui cesse d'être un petit adulte pour devenir un être à part entière, aux besoins spécifiques, comme l'a montré Ariès (1973). La femme au foyer est un idéal car elle doit s'occuper de la noble tâche d'élever et d'éduquer les enfants.

Cette conception de la famille – véritable îlot de douceur au milieu d'une mer déchaînée – a toutefois cessé de correspondre à une réalité, même si elle subsiste comme modèle. En effet, à une époque où un mariage sur deux environ s'achève par un divorce, comment pourrait-on encore défendre le caractère non normatif de l'idée de famille comme lieu d'amour, de chaleur, de tendresse ?

Plus grave encore est peut-être le fait que la famille a été, au cours de ce siècle, peu à peu dépossédée d'une partie importante de ses fonctions de socialisation et mise en tutelle par des représentants de l'Etat. Ainsi, passé ses premières années, l'enfant est largement pris en charge par ceux-ci, par le biais de l'école obligatoire. Il fait l'objet d'une étroite surveillance médicale dans le cadre de sa scolarité et est initié aux mesures de prévention contre de multiples maladies. En cas de nécessité, il est protégé contre sa propre famille par de multiples institutions, dont la plus récente est probablement l'Ombudsman des enfants de certains pays. A la vague de la médicalisation qui – comme l'ont encore montré récemment les Journées Médico-Sociales Romandes de 1982 – a submergé tous les domaines de la vie, de la naissance à la mort en passant par la sexualité, l'alimentation, l'organisation des loisirs, etc., succède une marée haute de psychologisation, voire de psychiatrisation. Elle n'a rien à envier à celle qui l'a précédée en ce qui concerne la culpabilisation de l'individu et sa mise sous tutelle. (On peut consulter à ce sujet, entre autres, Lasch, 1979 et Castel, 1981).

La fonction de socialisation de la famille est donc sérieusement entamée. Confrontés aux experts, les parents abdiquent souvent car ils ne savent plus à quel saint se vouer: les "modes" changent trop vite en matière d'éducation. La famille a également cessé de constituer une protection face au monde extérieur, puisqu'elle est pénétrée par lui de toutes parts. Fréquemment, elle n'est plus en mesure non plus d'offrir à l'individu un parapluie affectif, déchirée qu'elle est – ou tout au moins séparée, divisée, dispersée – par le divorce.

En outre, comme le note Lasch, auquel nous empruntons l'essentiel de cette analyse : "Alors même que le monde devient plus menaçant et moins sûr et que la famille est incapable d'offrir une protection contre les dangers extérieurs, toutes les formes de loyauté s'atténuent de plus en plus. L'éthique du travail, nourrie dans le sein de la famille nucléaire, fait place à une éthique de la survie et de la gratification immédiate" (Lasch 1977, XVIII).

Nous sommes donc bien loin de l'idéal de solidarité et d'amour qui nous est présenté.

Qu'en est-il alors de ces "qualités féminines", de ces "capacités fondamentales" (*wesentliche Fähigkeiten*) des femmes dont parle l'auteur et dont on peut supposer — puisqu'elles ne sont pas clairement définies — qu'il s'agit de ces qualités qu'elle attribue à la sphère familiale : solidarité, coopération, chaleur, patience ? Existent-elles ? Les réponses données par les féministes elles-mêmes diffèrent.

La branche aînée (voir Freeman, 1973) du mouvement féministe, celle des droits de la femme — ou tendance souvent appelée réformiste — s'est élevée farouchement contre ceux qui l'affirmaient. Son porte-parole le plus célèbre, Betty Friedan, présente ainsi comme typiquement anti-féministes ces propos : "Elles (les femmes) ont une mission plus noble et plus sainte, celle de former le caractère des hommes de demain. Leur mission est au foyer où, par leur *affection* et leur *amour*, elles apaisent les passions des hommes." (1971, 94, en italique par nous). Betty Friedan attaque également Freud, pour lequel "la Nature a déterminé à l'avance la destinée de la femme en termes de beauté, de charme et de *douceur*." (ibid., 123, en italique par nous), et s'en prend à ceux qui, dans le domaine de l'éducation, opposent à des traits masculins les traits féminins suivants : "le sens des rapports sociaux", "la spontanéité", "*la qualité intangible des relations humaines*", "l'horreur des statistiques", "l'intuition", "l'émotivité" et toutes les forces qui "chérissent et entretiennent "ce qui est "bon, vrai, beau, utile et seyant"" (ibid., 182–183, en italique par nous).

C'est un discours tout à fait différent que tiennent les féministes de la branche cadette, les "radicales" de la libération de la femme. La plus connue d'entre elles — Shulamit Firestone — revendique la thèse de la soumission de la femme à sa nature biologique et le fait qu'"il a existé et existe dans toute société, passée ou présente, une interdépendance de base entre mère et enfant, et elle marque de son empreinte le psychisme de toute femme adulte et de tout enfant". Cette structure psychique "exige que la plupart des femmes consacrent aux hommes leur énergie émotive" (1972, 199). Firestone parle ainsi de *comportements féminins*: la subjectivité, l'intuition, l'introversion, les désirs, le rêve, l'émotion, l'instabilité, etc. (ibid., voir en particulier 233 et ss.).

C'est là aussi, notons-le en passant, le point de vue des sociobiologistes (un des principaux ouvrages de référence est ici celui de Wilson, 1979). Pour eux, la biologie fait de la femme une nourricière essentiellement: elle nourrit le foetus puis allait le nouveau-né, prépare la nourriture, entretient la maison, veille sur le confort et le bien-être de toute la famille. L'homme, en revanche, apporte la nourriture et les revenus et défend les siens contre les agressions brutales de l'extérieur. C'est lui qui crée le social.

Katharina Ley nous présente un point de vue qui admet également l'altérité de la femme par rapport à l'homme — ou vice-versa si l'on préfère. La conclusion n'est cependant plus ici qu'il faut briser le cercle de la "famille biologique" (pan-sexualité, reproduction artificielle, etc.), pour libérer la femme de sa nature (thèse de Firestone). Elle se rapproche davantage de celle des sociobiologistes — pour lesquels femmes et hommes sont complémentaires — mais en intégrant une dimension féministe militante : les spécificités féminines ne sont non seulement admises, elles sont revendiquées comme seules valeurs vraies et humaines.

A la suite d'une autre grande féministe — Simone de Beauvoir — nous croyons personnellement à la relativité culturelle de la position de la femme : "On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire" (de Beauvoir, 1949, I, 285). C'est là, nous semble-t-il, la seule leçon que puisse nous enseigner la sociologie. Sur ce point, nous sommes d'accord avec Henri Janne. Celui-ci, réfutant le point de vue sociobiologique, rappelle que le contrôle des naissances a libéré la femme de son fardeau biologique. C'est aujourd'hui à la culture — conclut-il — à choisir celles des réalités biologiques qui doivent servir de critères aux relations sociales (Janne, 1980).

Ainsi, si l'on attribue à la femme certaines qualités spécifiques — comme la solidarité, la coopération, la chaleur, la patience — c'est parce que l'idéologie de la famille bourgeoise les a revendiquées pour elle, contre, justement, les valeurs dominantes de cette jungle qu'est le monde du travail, où règne la loi du plus fort. C'est bien une preuve — croyons-nous — que ces qualités n'ont guère leur place dans les structures économiques actuelles, vouées à la compétitivité et à la rentabilité. Face à ce qu'est devenue la famille, on est, en outre, en bon droit de s'interroger sur la viabilité de ces qualités dans nos sociétés et, plus encore, sur leur existence en tant que spécificités féminines.

Les structures économiques peuvent-elles aujourd'hui être orientées vers d'autres valeurs ? Le travail — qu'il soit scientifique ou non — peut-il échapper à ces impératifs de rendement à tout prix et d'efficacité ? Que des femmes se posent aujourd'hui la question, y répondent affirmativement et prennent ainsi la relève de l'humanisme (Annie Goldmann, *Le Monde*, 9.III.1982, 2) n'est pas le fruit du hasard. Il faut sans doute y voir — tout au moins en partie — la conjonction d'un renouveau du féminisme et des désenchantements auxquels ont conduit tant d'expériences de la gauche traditionnelle. Les femmes, qui trop souvent n'ont pas su maintenir les valeurs de la *Gemeinschaft* (voir par exemple à ce sujet : Nisbet, 1980) au sein de la famille, sauront-elles faire triompher ces idéaux dans un univers de travail qui leur est aujourd'hui en grande partie étranger ? Le cœur ne peut que le souhaiter même si la raison en doute.

- |                                |  |
|--------------------------------|--|
| REFERENCES<br>BIBLIOGRAPHIQUES | ARIES, P. (1973), "L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime" (Le Seuil, Paris).<br>DE BEAUVIOR, S. (1949), "Le deuxième sexe" (Gallimard, Idées, Paris).<br>CASTEL, R. (1981), "La gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychiatrie" (Les Editions de Minuit, Paris).<br>FIRESTONE S. (1972), "La dialectique du sexe" (Stock, Paris).<br>FREEMAN, J. (1973), The Origins of the Women's Liberation Movement, <i>Amer. J. of Sociol.</i> 78, 4 (1973) 792–811.<br><i>Sociol.</i> 78, 4 (1973) 792–811.<br>FRIEDAN, B. (1971), "La femme mystifiée" (Gonthier, Genève).<br>JANNE, H. (1980), Biologie et sociologie, <i>Rev. de l'Institut Sociol.</i> 1 (1980) 49–67.<br>LASCH, C. (1977), "Haven in a Heartless World. The Family Besieged" (Basic Books, New York).<br>LASCH, C. (1979), "The Culture of Narcissism. American Life in an Age of Diminishing Expectations" W. E. Norton & Cie Inc., New York).<br>NISBET, R.A. (1980, 1ère éd. 1966), "The Sociological Tradition" (Heinemann, Londres).<br>WILSON, E. O. (1979), "L'humaine nature. Essai de sociobiologie" (Stock, Paris). |
|--------------------------------|--|